

environ quarante-cinq millions d'argent ou d'autres effets précieux, qui le dédommagèrent amplement des frais de son expédition.

xviii.
Avantages
que la paix
procura à
l'Angleterre
dans
les îles.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur espagnole dans le Nouveau-Monde, rendait la paix aussi nécessaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvait l'être à celle de Versailles, dont les malheurs étaient portés au dernier période. Les ministres qui gouvernaient alors l'Angleterre, consentaient à l'accorder; mais les conditions paraissaient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avait eu des succès prodigieux dans le nord et dans le midi de l'Amérique; quelle que fût son ambition, elle ne pouvait se flatter de tout retenir: on soupçonnait avec fondement qu'elle abandonnerait ses conquêtes septentrionales, qui ne lui donnaient que des espérances éloignées, médiocres, incertaines, et qu'elle s'en tiendrait aux riches colonies, aux colonies à sucre, qui venaient de tomber entre ses mains, comme la situation de ses finances paraissait l'exiger. L'augmentation de ses douanes, qui était une suite nécessaire de ce système, devenait la meilleure caisse d'amortissement qu'on pût imaginer; et elle devait être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle aurait été formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été suivi de trois autres fort considérables; le premier de dépouiller une puissance rivale, et redoutable malgré ses fautes, de la plus riche branche de son com-

merce; le second, de la consumer à la défense du Canada, colonie ruineuse par sa situation, pour une nation accoutumée à négliger sa marine; le troisième, de tenir dans une dépendance plus étroite et plus assurée de la métropole, la Nouvelle-Angleterre, qui aurait toujours eu besoin d'appui contre un voisin inquiet, actif et guerrier.

Mais quand le conseil de Georges III aurait cru devoir rendre à ses ennemis un mauvais pays du continent, et garder des îles opulentes, il n'aurait peut-être osé suivre un plan si judicieux. Dans les autres gouvernemens, les fautes des ministres ne sont que leurs fautes, ou celles des rois, qui les en punissent: en Angleterre, les fautes du gouvernement sont presque toujours celles de la nation, qui veut qu'on suive ses volontés, ne fussent-elles que des caprices.

Le peuple anglais, qui s'est plaint des conditions de la dernière paix, lorsqu'on lui a fait voir le vide des avantages qu'il croyait en avoir retirés, les avait, en quelque façon, dictées par le sujet de ses murmures, soit avant, soit durant la guerre. Les Canadiens avaient fait quelques ravages, et les sauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies anglaises. Les paisibles cultivateurs qui les habitent, consternés des maux qu'ils souffraient, plus encore de ceux qu'ils craignaient, avaient fait retentir leurs cris jusqu'en Europe; leurs correspondans, intéres-

sés à leur procurer des secours prompts et considérables, avaient exagéré leurs plaintes; les écrivains qui saisissent avidement tout ce qui peut rendre les Français odieux, n'avaient cessé de les accabler d'invectives; le peuple échauffé par le bruit des spectacles effrayans qu'on offrait sans cesse à son imagination, désirait de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitans des colonies à sucre, contents de faire leur commerce et une partie de celui des ennemis, étaient fort tranquilles. Loin de désirer la conquête des établissemens de leurs voisins, ils la craignaient, parce qu'ils la regardaient, quoique avantageuse à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des Français ont tant de supériorité sur celles des Anglais, qu'il était impossible de soutenir la concurrence; leurs associés pensaient comme eux, et imitaient leur modération.

Il résulta d'une conduite si opposée, que la nation, indifférente pour les colonies à sucre, désira vivement l'acquisition de ce qui lui manquait dans l'Amérique septentrionale. Qu'on se peigne la situation d'un homme éclairé, qui sent tous les avantages d'un projet auquel les idées fausses d'une multitude aveugle, le forcent de renoncer, pour se livrer de préférence à des vues insensées, qui croisent le bien général, qui le déshonoreront s'il s'y prête, ou qui l'exposent s'il s'y refuse; à côté d'un souverain qui

l'éloignera, si ses sujets révoltés s'obstinent à le vouloir, et qui ne garantira pas sa tête, s'ils portent la fureur jusqu'à la demander; entre l'orgueil mal entendu qui l'attache à sa place, et une fierté digne d'éloges, qui l'attache à sa réputation; seul, retiré dans son cabinet, délibérant sur le parti qu'il doit prendre, au milieu des cris et du tumulte d'une populace dont sa maison est entourée et qui menace de l'incendier. Telle est l'alternative où se sont trouvés et où se trouveront encore ceux qui conduisent les affaires dans les états libres. Il n'y a presque pas une seule circonstance dans ce monde où le bien ne soit placé entre deux inconvéniens: le courage consiste à s'y conformer, au hasard de ce qui peut en arriver; mais ce courage est-il bien commun?

Les ministres qui, en Angleterre, ne peuvent se soutenir contre le peuple, ou qui, du moins, ne luttent pas long-temps avec succès contre sa haine, tournèrent donc toutes leurs vues vers l'Amérique septentrionale, et trouvèrent la France et l'Espagne disposées à adopter ce système. Les cours de Madrid et de Versailles cédèrent à celle de Londres tout ce qu'elles avaient possédé depuis la rivière Saint-Laurent, jusqu'au fleuve Mississipi. La France abandonna de plus la Grenade et Tabago; elle consentit aussi que les Anglais gardassent les îles réputées neutres, de Saint-Vincent et de la Dominique, pourvu qu'elle pût

de son côté, s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur restitua aux deux couronnes alliées, toutes les conquêtes qu'il avait faites sur elles en Amérique.

XIX.
Le ministère
britannique
n'eut pas des
vues aussi
étendues que
le
comportait
la situation
des choses.

Dès ce moment, il perdit une occasion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes et des sources de toutes les richesses du Nouveau-Monde. Il tenait le Mexique par le golfe dont il avait seul l'entrée; un si beau continent tombait de lui-même entre ses mains. On pouvait l'attirer, ou par des offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image et l'espérance de la liberté; inviter les Espagnols à secouer le joug d'une métropole qui n'avait des armes que pour opprimer ses colonies, et non pour les défendre, ou tenter les Indiens de briser les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entière eût changé de face; et les Anglais, plus libres et plus justes que les autres peuples monarchistes, ne pouvaient que gagner à venger le genre humain de l'oppression du Nouveau-Monde, et à faire cesser les préjudices qu'elle cause à l'Europe en particulier.

Tous les sujets qui sont la victime de nos gouvernemens, durs, exacteurs, violens et fourbes; toutes les familles ruinées par la levée des soldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la paix; tous les hommes nés pour vivre et penser en hommes, au lieu d'obéir et servir en brutes;

une multitude d'ouvriers sans travail, de cultivateurs sans terre, d'hommes éclairés sans emploi, des milliers de malheureux, auraient volé dans ces régions, qui ne demandent que des habitans justes et policés, pour les rendre heureux. On y aurait surtout appelé de ces paysans du Nord, esclaves de la noblesse qui ne sait que les fouler, de ces Russes qu'on emploie comme le fer, à mutiler le genre humain, au lieu de bêcher et féconder la terre. Il en aurait péri, sans doute, un grand nombre dans ces transmigrations par de vastes mers, en des climats nouveaux; mais c'eût été, sans comparaison, un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente et raffinée, qui sacrifie tant de peuples à si peu d'hommes. Enfin, les Anglais seraient bien plus glorieusement occupés à soutenir et favoriser une si heureuse révolution, qu'à se tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient et tâchent de saper au dedans et au dehors.

O! souhait vainement juste et humain, qui ne laisse que des regrets à l'âme qui l'a formé! Faut-il que les soupirs de l'homme vertueux, pour la prospérité du monde, périclent; tandis que ceux de l'ambitieux, de l'insensé, sont si souvent exaucés ou secondés par la fatalité!

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carrière des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien? Mais

que produisit l'embrasement dont nous venons de parler, l'un de ceux qui aient le plus affligé l'espèce humaine ? Il ravagea les quatre parties du monde ; il coûta à l'Europe seule plus d'un million de ses habitans. Les hommes qui n'en furent pas les victimes, gémissent, et leur postérité gémera long-temps sous le poids des impôts énormes dont il fut la source. La puissance seule qui, au prix de ses trésors, au prix de son sang, avait comme enchaîné la victoire, se trouva, en quelque sorte, dédommée de tant de sacrifices, par un éclat auquel, depuis plusieurs siècles, nul peuple n'était parvenu.

La paix de 1763 assura à la Grande-Bretagne une grande partie des conquêtes qu'elle avait faites ; et un agrandissement qui affaiblissait les deux branches de la maison de Bourbon, dont les forces combinées pouvaient devenir dangereuses, obtint une approbation universelle. L'Europe se passionna pour une nation dont les flottes couvraient les mers, dont les navigateurs remplissaient tous les ports de l'univers ; le goût devint général, pour les ouvrages de ses artistes, pour les étoffes sorties de ses ateliers ; les hommages rendus jusqu'alors à ses philosophes, s'étendirent à ses poètes, à ses écrivains simplement agréables ; ses mœurs furent adoptées par les sociétés les plus amoureuses de leurs usages ; ses voyageurs étaient partout accueillis avec des regards marqués ; l'admiration se fixa plus par-

ticulièrement sur son gouvernement ; on le trouvait le plus parfait de ceux qui avaient existé depuis l'origine des choses ; et ceux de ses membres qui en dirigeaient les ressorts, étaient plus célèbres, plus révéérés que les meilleurs rois ou les plus puissans.

L'épuisement du trésor public empoisonnait malheureusement de si brillantes jouissances. Le seul intérêt de la dette nationale, absorbait les trois cinquièmes des contributions de la nation ; c'était un grand désordre dans la machine politique. Pour lui rendre sa vigueur, le ministre de Georges III ne vit, dit-on, de moyen, que celui de s'emparer de tout l'archipel américain. Seule en possession des riches productions qui en sortent, et qui sont devenues d'un usage universel, l'Angleterre ne les aurait laissé sortir de ses rades, qu'en les assujettissant à des droits suffisans pour la mettre dans peu en état de se libérer. Mais, pour l'exécution d'un projet si audacieux, le concours des puissantes colonies qu'elle avait fondées au nord du Nouveau-Monde, était d'une nécessité indispensable ; et bien loin de lui prêter leurs bras, elles prirent, en 1778, les armes contre une métropole dont le joug leur paraissait humiliant et oppresseur.

Cet événement inattendu donna de nombreux ennemis à la cour de Londres. La France, l'Espagne, la Hollande, se déclarèrent successivement contre elle ; les trois puissances avaient,

ou des injures à venger, ou à prétendre des restitutions. Une alliance si formidable, pouvait se promettre raisonnablement les plus grands succès; la fortune ne seconda pas des espérances si bien fondées. On s'empara bien de quelques îles anglaises dans l'autre hémisphère, devenu le théâtre principal de la guerre; mais la victoire complète qu'une flotte britannique ne tarda pas à remporter sur celle de la France, changea la face des affaires. La révolution aurait été même plus entière, si le vainqueur eût su profiter de ses avantages.

Ceux des vaisseaux français qui n'avaient pas été pris, se dispersèrent; ils ne pouvaient trouver d'asile qu'au Cap. En établissant sa croisière devant cette rade, l'amiral victorieux aurait infailliblement intercepté tous les bâtimens qui cherchaient à s'y réfugier, et bloqué de plus les forces navales de l'Espagne, qui s'y trouvaient à cette époque. Une partie de ses navires se seraient portés dans le même temps sur la Martinique et sur la Guadeloupe qui, se trouvant sans commandans, sans troupes, sans munitions, sans vivres, se seraient rendues sans résistance. Par cette combinaison très-simple, la Grande-Bretagne aurait recouvré l'empire des mers, pour ne le plus perdre, et se serait trouvée en état de dicter la loi. Son malheur voulut que ces réflexions, ne se présentassent pas à ceux dont elles auraient dû régler les mouve-

mens, et qu'une journée infiniment glorieuse pour sa marine, eut plus d'éclat que d'utilité. Le plus grand avantage qu'elle en retira, fut de pouvoir, sans s'avilir, faire les ouvertures d'une paix dont toutes les puissances belligérantes avaient un besoin à-peu-près égal. Son accommodement avec la cour de Madrid, ne lui coûta que Minorque et les Florides, qu'il était de son intérêt de ne plus garder. La cour de Versailles n'obtint que Tabago, île alors peu importante, et qui ne pouvait jamais le devenir beaucoup. L'acquisition du bel établissement de Négap-tano, que les Hollandais furent forcés de lui abandonner, dans les Indes orientales, la dédommagea du peu qu'elle perdait dans l'un et l'autre hémisphère. Le seul sacrifice qui dut lui coûter infiniment, ce fut la nécessité où elle se trouva réduite, de reconnaître l'indépendance de ses colonies de l'Amérique septentrionale.

Ce grand déchirement fit assez généralement présumer que l'Angleterre ne tarderait pas de déchoir de l'élévation où elle s'était placée. Ceux qui en jugeaient ainsi, ne savaient pas ce que peut une constitution qui unit le règne de la liberté à l'empire des lois, qui forme à-la-fois une barrière insurmontable contre les usurpations du trône, et contre les innovations populaires. Cet heureux accord des principes d'un excellent gouvernement, a préservé la nation du découragement qui aurait gagné des états

autrement régis, et a même redoublé son activité et son énergie. Ses cultivateurs sont devenus plus laborieux, ses manufacturiers plus intelligens, ses négocians plus entreprenans; ses exportations ont presque doublé depuis l'époque qui semblait devoir les resserrer. Le commerce des autres peuples, de ceux-là mêmes qui jusqu'à ces derniers temps l'avaient trop négligé, a reçu de l'augmentation durant cette période; mais nulle part, dans les proportions, il ne fait de progrès aussi étonnans que dans les îles Britanniques.

Mais c'est assez et trop peut-être parler de guerre; il est temps de voir par quels moyens les nations qui se sont partagé le grand archipel de l'Amérique, source de tant de querelles et de négociations, sont parvenues à l'élever à un degré d'opulence qu'on peut regarder, sans exagération, comme le mobile des grands événemens qui agitent aujourd'hui le globe.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DES INDICATIONS.

LIVRE NEUVIÈME.

Établissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions et richesses de cette colonie.

I.	LES Européens ont-ils bien connu l'art de fonder des colonies.	page 1
II.	Par qui et comment fut découvert le Brésil.	4
III.	Quels furent les premiers habitans que le Portugal donna au Brésil.	7
IV.	La cour de Lisbonne partage le Brésil entre plusieurs grands seigneurs. . .	11
V.	Caractères et usages des peuples qu'on voulait assujettir à la domination portugaise.	12
VI.	Ascendant des missionnaires sur les naturels du Brésil, et sur les Portugais, dans les premiers temps de la colonie.	24
VII.	Irruptions des Français dans le Brésil. .	30
VIII.	Conquêtes des Hollandais dans le Brésil.	32
IX.	Plaintes d'un prédicateur portugais à Dieu, sur les succès d'une nation hérétique.	37
X.	Les Portugais réussissent à chasser les Hollandais du Brésil.	46
XI.	Établissement des Portugais sur la rivière des Amazones.	53
XII.	Les Portugais veulent s'établir sur la rivière de la Plata. Leurs démêlés avec l'Espagne. Accommodement entre les	